SUPPLEMENT AU NUMERO 39

LA RÉVOLTE

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Paraissant tous les huit jours

SOMMAIRE

La Chaine des temps. **Michel Bakounine.**
Notes sur obéir. **Ludovic Malquin.**
Bavards et l'itres. **F. Leverdays.**
Accident du travail. **Rodolphe Darzens.**
L'Etal aux vérités. **Hector France.**
Les causes de la misère. **Théodore Randal.**
Les Nationalités. **Hector Morel.**
Mélanges et Documents.

La chaîne des temps

A partir du XVIe siècle, la *révolution politique bourgeoise*, stimulée par la révolution religieuse, commença à transformer les sociétés de l'Europe. Elle échoue d'abord en France, mais elle triompha dans les Pays-Bas et un peu plus tard en Angleterre, d'où elle se transporta dans les Etats de l'Amérique du Nord, dont elle fut, on peut dire, la vraie créatrice. Un siècle plus tard, illuminée par la propagande humanitaire des Encyclopédistes et cessant d'être religieuse pour devenir philosophique ou plutôt métaphysique, elle triompha définitivement dans le soulèvement des Etats-Unis de l'Amérique d'abord, puis dans le terrible cataclysme de France.

Cette révolution, comme on l'a déjà souvent observé, fut toute *négative*; mais, comme telle, elle a rendu à l'humanité un service immense : elle a tué en principe, sinon encore dans le fait, le cauchemar des siècles, le maudit *principe d'autorité*. Elle a détrôné Dieu, et par là même elle a rendu à jamais le pouvoir humain impossible. Désormais, quoiqu'on fasse, on pourra bien établir encore, pour un temps plus ou moins prolongé, comme on le fait d'ailleurs presque partout aujourd'hui, des dictatures militaires et des centralisations despotiques financières et policières, masquées plus ou moins par un constitutionalisme fictif et par les mensonges d'une soi-disante représentation populaire; mais on ne parviendra plus jamais à fonder un *pouvoir légitime*, soutenu par le respect superstitieux des masses. La base de la piété a disparu du crâne des humains.

L'instinct de la révolte, Satan, l'antechrist prédis par l'Apocalypse et dont l'avènement vient d'être, il y a à peine quelques jours constaté et confirmé par le Pape, s'est emparé des sociétés humaines; et aucun moyen céleste ou terrestre, ni les pieux exorcismes de ce bon Pie IX, notre allié malgré lui, ni les furieuses excommunications de son rival Mazzini, ni même les mesures plus réelles, plus sérieuses des gouvernements, n'auront plus la puissance de l'en déloger.

Le principe d'autorité ayant été anéanti dans la conscience des peuples, tout ce qu'on voudra fonder sur lui ne sera que provisoire et précaire. L'ordre imposé d'en haut est devenu à tout jamais impossible; et la société humaine ne pourra se reconstituer désormais d'une manière organique, pacifique et solide, qu'en-dehors de l'Eglise et de l'Etat, en dehors de toutes les fictions (religieuses), métaphysiques, politiques et religieuses, et sur la base unique de l'égalité économique et sociale, que par la triple action des besoins réels, de la science et de la liberté.

C'est un fait très peu rassurant pour les bons bourgeois qui voudraient savourer en paix les joies *innocentes* d'une existence plus ou moins privilégiée; mais il est très consolant pour tous ceux qui veulent le triomphe définitif de l'humanité. Et nous devons ce fait, ne l'oublions jamais, car il faut être reconnaissant, nous le devons uniquement aux travaux intelligents, persévérants, et aux exploits des générations *bourgeoises* passées : aux luttes de la Réforme religieuse d'abord ; plus tard à la révolte de la pensée métaphysique contre la foi ; et enfin à la Révolution politique, initiée par les pays protestants d'abord, mais poussée jusqu'à ses dernières conséquences par la France soi-disant catholique ; toutes les révolutions politiques précédentes n'ayant été que des transactions, et la Révolution française ayant eu seule l'audace de trancher le nœud gordien et d'ouvrir un abîme entre le présent et le passé.

Depuis 1789, comme l'a si bien observé l'illustre homme d'Etat doctrinaire, M. Guizot, cette Révolution, inaugurée par la France, n'a jamais discontinué son travail destructif : elle vit en nous et elle nous survivra. Elle continue de parcourir le monde, tantôt travaillant comme un mineur sous la terre, fermentant d'une manière insaisissable au sein des populations de tous les pays de l'Europe, tantôt éclatant, alors qu'on s'y attend le moins, sur différents points à la fois, et détruisant partout des constitutions consacrées par des siècles. Cela est si vrai, que la constitution anglaise elle-même, la plus respectable de toutes et qui semble avoir poussé des racines profondes dans les habitudes et dans les traditions historiques du peuple anglais, en est ébranlée ; c'est à peine si on peut lui garantir aujourd'hui seulement une existence de dix ans, et les classes privilégiées de l'Angleterre, qui en avaient été jusqu'ici les gardiennes jalouses, se voyant menacées dans tous leurs intérêts, jusque dans leur existence même, par le mouvement ascendant du prolétariat, et ne conservant évidemment plus qu'une foi très médiocre dans le jeu *salutaire* des institutions parlementaires, commencent déjà à nourrir, dans le secret de leurs cœurs, des pensées de coup d'état et de dictature militaire.

Voilà l'incontestable et l'immense service rendu à l'humanité par cette Révolution française dont nous sommes tous les enfants. Mais je le répète encore, ce n'a été jusqu'ici qu'un service négatif. Elle a rendu, il est vrai, tout gouvernement impossible ; mais elle n'a point encore su organiser la société de manière à ce qu'elle puisse vivre sans gouvernement. Et elle n'a pas su le faire, parce qu'elle a été jusqu'ici une révolution exclusivement politique, non économique et sociale; ou si l'on veut et pour parler plus exactement, elle fut bien aussi une révolution économique, mais seulement au profit exclusif de la bourgeoisie et au détriment du prolétariat. Jusqu'en juin 1848 et jusqu'en mars 1871, elle a été une révolution exclusivement bourgeoise ; et bien qu'elle ait été faite, comme l'ont été d'ailleurs toutes les grandes révolutions historiques, avec le secours puissant du tout populaire, elle a été cependant dirigée et produite par la classe moyenne et dans l'intérêt exclusif de cette classe. Sur les ruines de l'économie féodale, elle a fait triompher *l'économie bourgeoise*.

Michel Bakounine.

(Manuscrit inédit.)

NOTES SUR OBÉIR

Obéir, c'est faire des actes pensés par autrui. Apprendre à obéir, c'est apprendre à ne point penser.

Les facultés supérieures de celui qui obéit restent sans emploi, et deviennent inutiles. Sa sensibilité fonctionne inutilement, et inutilement encore sa mémoire s'enrichit, puisque ses matériaux ne doivent plus servir à l'élaboration de la pensée mère de l'acte.

A ce régime la personnalité se meurt, l'individu devient une sorte d'automate qui ne peut plus ne pas obéir.

Il y a dans l'Europe obéissante quelques milliers d'hommes qui désapprouvent le système autoritaire des sociétés modernes. A leur avis, l'obligation corrompt, 1° l'acte lui-même, 2° qui l'impose, 3° qui le fait.

Ils prétendent que dire à l'enfant : « Il faut faire ceci parce qu'il le faut; si tu le fais tu seras récompensé, si tu ne le fais pas tu seras puni, » ne développe que des sentiments de crainte, de cupidité, d'orgueil, transforme l'acte en un moyen factice et le maître en une force quelconque capable de bien et de mal.

Le dresseur dit à son chien : « Si tu sautes, tu auras du sucre ; sinon du bâton » parce qu'il veut faire de son chien un animal obéissant.

Obligatoirement l'adolescent reçoit une instruction chaotique mais officielle qui leste sa mémoire d'un lourd bagage de mots et de faits. Dix ans durant s'encombrent et s'obturent ses facultés de sentir, de penser, de vouloir. Un tel entraînement dépasserait les limites de

l'absurde si cet adolescent n'était pas destiné à faire un bon soldat.

Obligatoirement, toujours, il entre dans l'armée où il subit une nouvelle préparation. .

. . . . . .

Après la fortifiante éducation militaire, il n'est plus, il obéit.

Il obéit à tout, à la fortune, aux évènements, à sa femme, au sergent de ville, aux convenances, aux lois et à son journal.

Son activité lui est extérieure. Absorbé par le milieu, il subit ce qu'on appelle des influences, il reçoit le mouvement de la masse; ce n'est plus un homme, c'est un citoyen.

Pourquoi vivre, travailler, s'enrichir se marier, voter?

— Il n'en sait rien, il n'y est pour rien. En remplacement de sa sensibilité que n'engrène plus sa pensée morte, un seul principe, « je fais comme les autres, on ne peut pas être autrement que tout le monde ». — Voilà le balancier qui le tient en équilibre dans le vide de son existence.

Çà et là dans son cerveau, comme dans un musée, pendent les respects inculqués, les devoirs prêchés, les ambitions de vanité ou de lucre, les faux sentiments enluminés, les mensonges solennels et brillants, les enthousiasmes à musique, les tartuferies libertaires, les grelots patriotes, l'autel à guirlandes des vertus lâches, les sensibleries hamanitaires, le mirage des prestiges, tous les préjugés et les insincérités.

Il ne comprendra jamais qu'il y a des êtres sensibles, différents de lui, des êtres à qui leurs sensations représentent l'univers à leur personnelle mesure, dont les sensations s'harmonisent en sentiments, idées et pensées et circulent dans tout leur être moral comme le sang dans le corps qui n'est lui-même que le percepteur de ces sensations;

Que celles-ci élaborées, deviennent désirs, volitions et actes et qu'ainsi ces êtres ont une personnalité et une vie distincte, et ce sont des hommes.

Ces hommes normaux ont, par hypothèse, vécu et se sont développés en liberté; n'agissant point d'après des sentiments qu'ils n'ont pas sentis, des pensées qu'ils n'ont pas pensées, ils ne peuvent obéir.

De tels hommes, sont redoutés et pourchassés dans notre société étatiste. Cette société ne fait que se défendre, car elle est fondée sur la lâcheté des individus et ne peut se maintenir que si celle-ci subsiste.

En Sorbonne, l'Etat paie et est le maître, on n'enseigne que ce qu'il permet; il a ordonné qu'on fît l'éloge de l'obéissance et de ses bienfaits et nos jeunes amis ont dû apprendre et faire valoir aux examens l'argument ingénieux qui suit, en faveur de la servitude.

Le professeur s'écrie d'abord (*1*) « que la per« sonnalité est ce qu'il y a de plus haut et de « plus sacré en ce monde »... que « la per« sonne est essentiellement inviolable »... « c'est un être respectable et sacré par lui« même.,.. » (page 98); puis il continue (page 99) :

« La personnalité *doit* en effet être modeste « humble, au besoin elle *doit* être sacrifiée, « mais, ne l'oublions pas elle ne peut jamais « l'être que par elle-même; sinon il n'y aurait « aucun mérite au sacrifice, et c'est le spec« tacle du monde le plus choquant (!) S'agit-il « de l'enfant? il faut faire en sorte que sa vo« lonté soit forte; puis il *faut lui apprendre* « en même temps que le plus bel usage qu'il « puisse faire de sa force, c'est de l'abaisser, « de l'humilier devant le droit des autres per« sonnes. »

Sur le point de l'obéissance *la difficulté* se résout de même (page 103) :

« *Il faut certes* amener l'enfant à obéir. Si « vous êtes pour lui comme une providence « aimable il s'apercevra bien vite que ce qu'il « a de mieux à faire, c'est *d'obéir* à vos conseils, « il se fera aisément une loi de vous obéir tou« jours et partout et sa dignité néanmoins sera « sauve, son *vouloir* ne sera entamé en rien, « mais assoupli, *discipliné*.

« Ces considérations pédagogiques s'ap« pliquent d'ailleurs exactement et littérale« ment *aux plus grandes questions de la mo« rale sociale*, et là est *la clé des plus grands « problèmes moraux et politiques*. »

Il n'y a absolument rien à réfuter à ce distingué développement. Le *vouloir souple et discipliné*, est vraiment une trouvaille.

De plus subtils ont inventé ce sophisme : — Celui qui obéit n'abdique pas sa personnalité : il reconnait de toute la plénitude de son intelligence que celui qui lui commande lui étant supérieur sait mieux que lui, ce que lui-même doit faire; son acte d'obéissance est un acte de confiance réfléchie; il comprend qu'il est de son intérêt et de l'intérêt général que quelqu'un commande : ainsi en obéissant il ne se diminue pas, parce qu'il sait les raisons de l'ordre donné et l'utilité de l'exécuter.

Mais ce raisonnement spécieux suppose chez l'obéissant une intelligence de premier ordre, qui fait présumer qu'il n'a pas toujours obéi; pour apprécier la supériorité d'autrui autrement qu'un chien n'apprécie celle de son maître, il faut être supérieur soi-même; en outre par cela même que l'obéissant juge de l'opportunité de l'acte commandé, qu'il en adopte les raisons, il exerce sa volonté, identiquement comme son maître; il semble qu'il obéit; en fait il n'en est rien.

Supposons qu'il s'aperçoive que celui qui commande est un être inférieur, que son ordre est mauvais, ou simplement contraire à son intérêt, qu'il n'y a aucune utilité à l'exécuter, que sa volonté, à lui, est opposée à celle de son chef, — obéira-t-il? Evidemment non, puisqu'il n'est pas une brute, par hypothèse.

Conclusion : Il n'y a pas lieu de distinguer entre différentes sortes d'autorité, bonne ou mauvaise, brutale ou morale; elles sont toutes nuisibles à l'intégrité de la personnalité.

On insinue, mais on ne peut pas dire que ceux qui ne veulent pas obéir aspirent à commander. C'est faux et contradictoire : l'homme qui a conscience de sa dignité, dont l'énergie morale est intacte et la pensée vive, est aussi incapable de commander que d'obéir.

Celui qui a l'amour de la liberté ne peut aimer en même temps l'autorité.

C'est l'évidence; ainsi du moins jugera quiconque a l'habitude de s'estimer dans ses actes.

J'aime à croire que ce que je viens de résumer est, pour beaucoup, depuis longtemps, démontré et admis.

Pourquoi donc laisse-t-on si paisiblement les systèmes autoritaires exercer leurs ravages et avilir la race?

Que ceux qui ont résisté, que les désobéissants se souviennent de leurs souffrances, des efforts qu'il leur a fallu pour se resaisir eux-mêmes, pour éliminer les alliages dont ils furent amalgamés.

Ne sentent-ils plus le poids des choses mortes dont on les a chargés, tout ce qu'ils ont en eux d'éléments étrangers qu'ils ne *connaissent* pas, mais qui se sont fixés à eux?

Or, ils ne libèreront les gestes de leur moi de ces impedimenta que par une activité de plus en plus ample, ils ne se fortifieront qu'en se développant; — c'est au feu de vivre que se purifie l'être.

Les forces multiformes de cette société avilissante agissent sans cesse sur l'individu et nécesitent de sa part un constant effort de résistance;

Sitôt qu'il s'arrête il subit une sorte d'enlisement dont un jour il ne peut plus se tirer.

Résister n'est qu'un premier degré d'action, le second est l'offensive, c'est vivre.

Ce n'est pas assez d'avoir sauvé son moi des barbares, il est dans la nature de ce moi d'agir. Pourquoi le retenir?

Vivre, agir, qu'entendent par ces mots les jeunes qui se sont recouvrés? Obéir c'est encore un peu vivre et agir; ne plus obéir nous mène-t-il à l'inaction? — Non; et personne ne peut le croire, mais peut-être tous ne voient-ils pas clairement le sens du mot action. C'est pour les uns, vivre conformément à leur idéal, réaliser leurs virtualités. C'est pour d'autres « jouer le personnage pour lequel de toute éternité ils furent façonnés. »

Il semble qu'on peut encore préciser davantage : Vivre serait dépenser la force qu'on a en soi, non au hasard, mais pour exprimer ses amours et ses haines; chacun vivrait d'autant plus qu'il aurait plus d'énergie en sentiment, en intelligence, en volonté. Agir serait satisfaire ses passions.

L'univers ne laisse indifférent que celui dont la sensibilité est anémiée. Celui-là est un dégénéré, tout lui est indifférent, il l'est lui-même.

Parmi l'action de toutes choses sur nous, de deux choses l'une : ou cette action nous est favorable, ou elle nous est contraire; nous concluons positivement dans le premier cas, négativement dans le second; évidemment, nous aimons ce qui nous est favorable, nous détestons ce qui nous est contraire; de là à rechercher ce que nous aimons et à combattre ce que nous détestons, il n'y a qu'une différence de moment : tel est le schème de l'action normale, que, si nous ne sommes pas asservis par l'obéissance nous ne pouvons pas ne pas faire.

(Faible objection : pourquoi aimons-nous ce qui nous est contraire? Simplement par esprit de conservation, par effet de la tendance qu'ont tous les êtres à persévérer dans leur être et à se développer. Mais cela est trop connu...)

Puisqu'il est évident que nous ne pouvons pas être étrangers à ce qui se passe autour de nous, n'opposons pas à notre milieu une force d'inertie triste et stérile et vaine d'ailleurs : réagissons.

Si nous nous enthousiasmons d'amour pour une idée qui nous semble belle, allons la glorifiant. Si tel spectacle d'injustice nous blesse et nous révolte, cédons à nos désirs de destruction.

Puisque l'univers entier, à un degré quelconque, agit sur l'individu, la réaction de l'indidu sur l'univers ne peut avoir d'autre limite que celle de sa force.

Les mots *égoïste*, *altruiste*, sont fort difficiles à entendre Le moi ne peut agir que sur le non-moi, mais il n'agit que pour soi, puisqu'il est mu par le désir de son bien, de ce qui est favorable à son existence; le moi ne saurait se sacrifier au non-moi car il n'a pas en lui ce penchant; les apparences du contraire sont mensongères.

Se dévouer, *se sacrifier* ne signifient pas « agir contre soi pour le profit d'autrui », mais se développer exactement vers le bien : et les

(1) Extrait du Cours imprimé de M. Marion, professeur de philosophie, chargé d'un cours complémentaire sur la Science de l'éducation près la Faculté des Lettres de Paris. — Colin, éditeur.

hommes se ressemblent assez pour que ce qui est bon pour l'un le soit pour tous.

Aimer le bien, est-ce être égoïste ou altruiste? — La question n'a pas de sens.

Il n'y a pas de différence spécifique entre les hommes : leur corps, leur cœur et leur cerveau se ressemblent. L'action par excellence de l'homme sur son milieu étant de se l'adapter le plus favorablement possible sera secondée même inconsciemment par tous ses semblables, ayant les mêmes aspirations.

On sait, par exemple, combien l'amour de la liberté est contagieux. Souffir, lutter pour elle est commun à la majorité des hommes peut-être, mais qu'il en vienne un dont l'amour soit passion, il enflammera tout un peuple de son ardeur. — Ainsi un artiste de génie, parce qu'il a la passion du beau, provoque à la vie d'art l'élite humaine de plusieurs siècles. — Ainsi encore se font les renaissances scientifiques.

Les peuples vivent par les individus-héros.

Or, la servitude et l'obéissance, loin de susciter les héros, compromettent le développement moyen de l'homme.

Qu'on regarde dans l'histoire comme la vie se retire des peuples asservis, et quel degré d'intensité elle atteint chez les peuples libres.

Si l'on prend la France comme exemple, que voit-on ? l'autorité partout, surveillant tout, faisant tout, ne quittant pas l'individu de sa naissance à sa mort.

La liberté n'y est plus qu'un mot dont on a perdu le sens, elle est devenue un synomyme d'obéissance : les français se disent libres, mais obéissent à une multitude de choses et d'hommes ; ils ne font que ce qu'on leur permet et ce qu'on leur ordonne.

Chacun commande et obéit ; c'est l'asservissement à engrenage. Commander et obéir résume la vie sociale actuelle, comme le « *corrumpere et corrumpi.* »

A ce régime un peuple s'affaisse, ne vit plus que d'une vie végétative.

— Les jeunes générations qui viennent et à venir, apporteront-elles dans leur cœur un grand amour ? Aimeront-elles avec passion la liberté ? Le siècle qui vient sera-t-il héroïque, verra-t-il fleurir le héros-messie qu'attend l'humanité ? Peut-être. N'y a-t-il pas à l'horizon des dignes précurseurs ?

(*Revue Blanche.*) Ludovic Malquin.

BAVARDS ET PITRES

Que sont devenus, à l'heure qu'il est, tous ces importants personnages, qui, montés tour à tour sur la scène politique, régnèrent un jour sur l'opinion et parurent tenir dans leurs mains l'avenir discuté du pays ? Ce serait déjà une tâche laborieuse, que de dresser le simple catalogue de tant de noms illustres ou notoires : M. Lainé, M. Fenant, le constitutionnel Lafayette, M. Raynouard, l'ingénieur Benjamin Constant, le grave Boyer-Collard, le profond Maine de Biran, M. Méchin le perturbateur, M. Ravy, l'imposant général Foy, l'irritant Manuel, le rigide Voyer d'Argenson, M. Decazes, M. de Peyronnet, l'appliqué M. de Villèle, l'impétueux Casimir Périer, M. Laffite, les deux Dupin, M. de Kératry, le sérieux Duvergier de Hauranne, l'austère Salveste, le civique Pagès (de l'Ariège), l'âpre Mauguin, le bilieux Persil, le quinteux Molé, le doctrinaire duc de Broglie, le solennel Guizot et le sémillant Thiers, le populaire Lamarque, culotte de peau lugubre, Dupont (de l'Eure), Martin (du Nord), les frères Garnier Pagès, M. Barthe, le trop fameux Teste, le libéral Rémusat, le turbulent Jaubert, le corret Odilon-Barrot, Bérenger (de l'Institut), le mélodieux Lamartine, Montalembert, l'éloquent Berryer, l'entraînant Ledru-Rollin, le bossu Dufaure, de Tocqueville, Buchy, Armand Marrast, Crémieux, Boulay (de la Meurthe), le puissant Michel (de Bourges), Billaud, Baroche, l'académique Jules Favre ; — nous ne rappellerons pas les étoiles de deuxième grandeur, types incarnés et secondaires du parlementarisme, chevilles ouvrières du système, rapporteurs attitrés des commissions et des bureaux, élaborateurs nés des lois : les Larabit, Chauveau Lagarde, Taschereau, Benoît d'Azy, Quentin Bauchard, Eschassériaux, Havin, Giraud-Teulon, Bixio, Hovyn Tranchère, Roger Marvaise et autres Charamaule dont le détail serait trop long... Quel obituaire !

Qu'est-ce que nous ont laissé en somme, après cette longue dépense de temps et d'éloquence tous ces orateurs de la tribune ? La vie d'un centenaire ne suffirait pas à parcourir les kilomètres de discours dont ils ont rempli les colonnes de l'officielle typographie. Et lorsqu'on serait au bout de cette énorme lecture quel bénéfice en retirerait-on ? Où est le problème qu'ils ont résolûment creusé ? Où sont les solutions qu'ils ont su dégager ? Ils ont passé trois quarts de siècle à tourner autour des questions jusqu'à ce qu'elles finissent, à bout de désuétude, par tomber d'elles-mêmes comme les murailles de Jéricho ! n'ayant pas de principes, pas d'idées, n'essayant même pas d'en avoir, ils ne pouvaient évidemment faire autre chose sinon de les agiter en vain au point de vue des partis et de leurs passions et des compétitions des classes. Nous en sommes encore aujourd'hui à reprendre dans le détail, travestis par la sophistique dont ils nous ont imbus, les précédents posés avec la droiture du bon sens, au début de la Révolution, par nos trois premières assemblées.

Il se trouve en définitive que tous ces bourgeois solennels ont consacré leur activité à faire un travail d'écureuils. Qu'est-ce qu'il est resté d'eux ? leurs noms mêmes, qui furent des drapeaux pour leurs contemporains, sont aujourd'hui à peine connus des générations qui les suivent. Qui parle de M. Mauguin et qui se souvient de M. Lainé ? Ces trois ou quatre couches d'importants personnages dorment à présent dans l'oubli où leurs pâles successeurs seront ensevelis demain.

On se demande involontairent si tous ces virtuoses de la parole, qui passèrent leur vie à *parler*, l'avaient passé à se *taire*, en serions-nous, à l'heure qu'il est, moins avancés d'une semelle ? Nous ne résoudrons pas la question ; c'est assez qu'elle puisse se poser.

F. Leverdays (1).

Accident du travail

Hier, en lisant les journaux, j'ai trouvé dans quelques-uns — pas dans tous ! — sous la forme d'un télégramme, cette effroyable nouvelle :

Vienne, 2 juin. — Le nombre des ouvriers qui ont trouvé la mort dans la catastrophe des mines d'argent de Birkenberg (Bohême) s'élève à QUATRE CENTS.

Quatre lignes à peine, laconiques, sèches, sous la rubrique banale de « Dépêches de l'Étranger » constatent ce *fait divers*, sans doute peu intéressant pour des satisfaits : et ce Paris qui a sué de peur au bruit de quelques cartouches de dynamite, ne s'émeut pas à la pensée de ces quatre cents cadavres : des morts ouvriers, et pas même français, peuh !

Peuh ! C'est *peu* en effet pour exciter la pitié de nos beaux riches, remuant à pleines mains cet argent tout puissant, qui leur rend douce et bonne la Vie, que cet accident du travail — quel euphémisme exquis n'est-ce pas ? — survenu à de vilains pauvres, auxquels le sort ironiquement cruel a voulu que ce même argent leur fît affreuse et méchante la Mort !

Quatre cents cadavres, une misère quoi, et dans quelque district perdu de la Bohême, au diable ! Il ne serait pas comme il faut, ni mondain, ni « grand air » de feindre une commisération quelconque pour des imbéciles qui ont le mauvais goût de se faire tuer ainsi, en fin de saison, au moment où l'on s'apprête à courir le Grand Prix — vous savez ? c'est *Chêne-Royal* qui gagnera. Pour qu'une catastrophe, à Paris, soit vraiment digne d'une petite fête, ma chère, il faut qu'elle ait lieu de novembre à la mi-mai au plus tard et dans un endroit chic, oh très chic, en France autant que possible ; et puis il faut aussi que ce soit une belle catastrophe, une de ces catastrophes où le nombre des victimes atteint un chiffre respectable, le millier pour le moins ; qu'uelle soit, de plus, agrémentée d'incidents dont le récit, au coin du feu, vous fasse passer le frisson de la petite mort, de la très petite mort, mesdames, et prendre dans les moelleux sofas, des poses si joliment attendries et alanguies et effrayées.

***

Mais quatre cents mineurs de là-bas, tout là-bas — d'où précisément reviennent les illustres comédiens de la grande Maison — ensevelis vivants, ça ne vaut pas plus, en vérité ! que quatre petites lignes perdues à la quatrième page de nos quotidiens : on les parcourt, ces lignes, d'un œil distrait, ou les saute le plus souvent, et c'est tout de suite l'oubli sur les malheureux, l'oubli plus pesant que la terre elle-même, qui recouvre leurs cadavres.

Et lorsqu'un jour on apprend des grèves sanglantes comme à Decazeville, comme à Anzin, nos belles dames et nos beaux messieurs de s'indigner, de réclamer « l'action énergique du gouvernement » et l'essai des fusils Lebel sur des poitrines françaises : — De quoi se plaignent-ils, ces ouvriers ? N'ont-ils pas tout ce qu'il leur faut ? Comment, ils réclament le droit de ne plus travailler que huit heures par jour ? Mais, comtesse, je passe douze heures de ma journée chez le couturier, le bottier, la modiste ; le soir, je suis exténuée, est-ce que je me plains ? C'est la vie cela ! —

Et les dents blanches de ces femelles bourgeoises ou mondaines, de luire d'une joie féroce au dénombrement des morts, comme à Fourmies. — Il n'y en a eu que sept de tués, seulement : et on avait tiré plus de soixante balles ! Enfin, les autres se le sont tenu pour dit. Ah un ministre à poigne, c'est ce qu'il faut en France ; ce Constans, quel charmant homme ! Car vous savez, il est venu à ma dernière réception.

***

Société, décidément tu es immonde ! — Si quelque peintre génial et fou parvenait jamais à te représenter sous des traits symboliques, il fixerait sans doute sur ta face les stigmates des maladies les plus abominables et les plus répugnantes : la lèpre de la lâcheté, la gangrène de l'égoïsme, le chancre de la paresse, toutes les pustules suppurantes de l'avarice et de l'envie et de l'orgueil ! — Combien de fois te l'a-t-on crié, tu es pourrie, infectée, condamnée à périr. Te soigner ! D'aucuns le tentent, espèrent encore une guérison possible, s'ingénient à trouver des remèdes. Mais, moi j'ai peur qu'il va être trop tard, trop tard entends-tu bien ?, et que l'horrible agonie approche....

Rodolphe Darzens.

(*La Petite République Française.*)

L'ÉTAL AUX VÉRITÉS

« Dans le monde, dit Barnabé Crux, on appelle voleur l'homme qui se permet de prendre le bien d'autrui, sans avoir dix mille livres de rente. »

Dix mille livres ! chiffre exagéré. On vole impunément et l'on passe pour honnête homme avec beaucoup moins d'argent.

A bien considérer, parmi tous les honnêtes gens qui font trafic de quoi que ce soit, qui n'est plus ou moins, voleur ?

Partout où il y a spéculation fructueuse sur le travail insuffisamment rémunéré d'autrui, il y a vol, même avec le consentement de la partie lésée.

(1) *Les Assemblées parlantes.* 1 vol. in-8. Marpon et Flammarion.

Le prolétaire en paletot ou en blouse que le besoin pousse à se louer à prix réduit à un maître qui l'accepte, se fait voler volontairement, c'est vrai, mais le patron n'en est pas moins un voleur.

L'éditeur qui achète au rabais un manuscrit qu'il croit bon, car s'il ne le croyait pas bon, il ne l'achèterait pas, profitant de la misère ou de l'inexpérience d'un débutant, est un voleur.

Le directeur de journal qui réalise de gros bénéfices grâce à la plume de collaborateurs insuffisamment payés, est un voleur.

L'industriel qui s'enrichit du travail de ses mercenaires sans que ceux-ci parviennent à garder jamais un morceau de pain pour leurs vieux jours, est un voleur.

Le... mais chacun peut continuer la liste.

***

Que demandons-nous ? Un état social qui permette à tous d'arriver à l'aisance non par la rapine et l'exploitation, mais par le travail.

Que le travailleur jouisse d'un bien-être légitime, qu'il ait des loisirs, la faculté de s'instruire, de consacrer plus de temps à son foyer, de satisfaire à ses besoins intellectuels et physiques, qu'il ne soit plus une bête de somme.

La société telle qu'elle est organisée peut-elle donner cela ? Non.

Alors un remède, ou gare le cataclysme !

***

Si j'étais sujet, disait Louis XV, je me révolterais à coup sûr.

Hector France.

LES

CAUSES DE LA MISÈRE

J'appelle prolétaire celui qui n'a que ses bras pour vivre. Le paysan, si peu enviable que soit parfois son sort, n'est pas encore un prolétaire tant qu'il possède un champ qui le nourrit. Provisoirement, le seul qui ait droit à ce nom, c'est l'homme à qui nulle chaumière familiale et nul lopin de terre, héréditaire ou acquis, n'offrent une pitance et un gite : c'est l'ouvrier. Mais la différence est grande entre les conditions d'existence de ces deux hommes qui accomplissent tous deux un travail manuel, l'ouvrier et le paysan. Et leur misère même, s'ils y tombent tous deux ne se ressemble pas.

Le paysan a de la misère une conception vieille d'un siècle. Car la misère a changé de forme depuis cent ans. Au XVIIIe siècle, au siècle de la nature, la misère aussi avait pris une forme naturelle. Il n'y a de pauvres, pensait-on, que parce que le sol ne suffit pas à nourrir tous les hommes qu'il porte. Toute richesse vient de la terre, avaient dit les Physiocrates ; et toute pauvreté aussi, ajoutait Malthus. La misère surgit de terre comme une euphorbe mauvaise qui foisonne entre les épis et les empêche de pousser drus et serrés. Et, les épis moissonnés, il ne reste aux tard venus que l'herbe vénéneuse dont on meurt.

Cette conception est demeurée celle du paysan. Car celui qui mesure tous les jours des yeux l'étendue de son enclos et la surface du champ nourricier sait bien qu'un espace de terre restreint ne peut nourrir qu'un nombre d'hommes limité, quelle que soit la vigueur des bras résolus à le labourer. Il prendra soin que la récolte modique ne soit pas à partager entre trop de bouches, et que nul ne soit réduit à goûter de la plante mauvaise. Il résoudra tout seul sa question sociale en limitant le nombre de ses enfants. En d'autres termes, la petite propriété rurale aboutit par elle-même à une population stationnaire : le paysan aujourd'hui encore est malthusien.

Des considérations analogues au sujet de ceux qui exploitent d'autres ressources de la terre, ou qui font la transaction de ses produits, montrent qu'ils ne peuvent point pulluler au delà de limites très étroites, tant qu'ils demeurent petits propriétaires. Quant aux grands, ils sont, comme nombre du moins, une quantité négligeable.

Mais l'ouvrier qui vit de ses seuls bras engagés au service d'un autre ne voit point pourquoi il restreindrait sa progéniture. Le fils vivra de ses bras comme le père ; la fille, à l'exemple de sa mère, gagnera sa vie en travaillant à la journée. Comme les petits ouvriers commencent jeunes à besogner, ce sera même un notable appoint d'aisance que le travail des enfants. La seule richesse de ceux qui n'ont rien, étant leurs bras, plus il y aura de bras dans une famille, plus on sera riche. C'est pourquoi une population ouvrière est naturellement prolifique.

Un homme serait, en réalité, toujours une richesse sous un régime où son travail trouverait un emploi assuré et serait rémunéré suivant son utilité. Mais il n'en va pas ainsi dans un état de choses où la valeur de l'homme se mesure à la parcelle de richesse matérielle en or, en argent ou en vivres qu'il sait arracher au propriétaire. Dans un tel état de choses il peut y avoir surproduction d'hommes ; et elle sera atteinte sitôt que la valeur d'échange de l'homme vivant ne sera plus suffisante pour l'entretenir avec confortable. La chair humaine se vendra alors vivante, à vil prix. Elle travaillera pour presque rien, non pas même pour se conserver, mais pour mourir moins vite, pour saigner un peu plus longtemps. Et cette surproduction humaine se produira de toute nécessité, puisque nul n'embrasse d'un coup d'œil l'étendue du marché d'hommes universel et ne peut dès lors saisir l'inutilité cruelle de l'offre incessante d'hommes qui ne pourront plus se vendre.

Tout contrat de travail devient inévitablement un marché de dupe pour le travailleur. Dans tout objet travaillé il passe une partie des facultés, des forces et du sang d'un homme, dont le sacrifice demeure sans rémunération. Toute vie laborieuse contient une part de don gratuit, que celui qui n'a rien fait incessamment au riche. Plus il travaille, plus il s'appauvrit. La misère pour lui ne surgit pas de terre. Elle est un produit de l'homme, comme la richesse aussi. Il la forge de ses bras. Il la tisse de ses mains.

Théodore Randal.

(*Entretiens politiques et littéraires.*)

LES NATIONALITÉS

S'il est des mots dont on a usé et abusé, dont on use et abuse encore tous les jours, ce sont sans contredit, les mots nation et patrie. Tout ce qui dans les sociétés a pour but de museler et d'exploiter les peuples, de paralyser, de comprimer l'essor de l'intelligence humaine, se fait toujours et invariablement au nom de la patrie : Lois et règlements, ordonnnances et décrets, échaufauds et prisons, police et gendarmes, etc.. etc., tout ce hideux attirail de chaines et d'esclavage, de spoliation et de misère, d'exploitation et de servitude, n'a été inventé, n'existe, que dans l'intérêt *du bon ordre et de la sécurité intérieure des nations*.

Il n'est pas de forfaits, pas d'iniquités, pas de crimes dont les tyrans abreuvent l'humanité, qui ne soient à l'avance justifiés, glorifiés même, comme étant des actes de *haut patriotisme*. Intronise-t-on le despotisme, *c'est pour veiller à la sécurité des citoyens* ; une majesté quelconque veut-elle se passer l'agréable fantaisie d'envoyer à la boucherie quelques milliers de créatures humaines, c'est « *pour la gloire et l'honneur de la patrie.* »

On empoigne tous les ans la plus forte et la plus vigoureuse jeunesse du pays, pour l'entasser dans les casernes, ces antres d'abrutissement et de démoralisation ; on crée, on entretient des armées permanentes, on élève des fortifications, — armées et fortifications dévorent les millions par centaines, il est vrai, — mais c'est pour assurer « *la sécurité et l'indépendance du pays.* » On passe une corde au cou des citoyens sous le nom de passe-ports, on établit des douanes, — ces honteuses et barbares entraves à la libre circulation des hommes et des choses, c'est « *de la prévoyance nationale* ; » on crée tous les jours de nouvelles charges, on augmente constamment les impôts, c'est pour nourrir, loger, habiller, chauffer, pour entretenir, enfin, la classe *si intéressante, si nécessaire*, des directeurs, des tuteurs, des protecteurs, — et pour tout dire en un mot, des mangeurs du peuple.

Les exploiteurs industriels réclament-ils des lois de prohibition, — afin de pouvoir plus à leur aise rançonner et producteurs et consommateurs, — c'est pour « *protéger le travail national* ; » certains *grippe-sous*, avides de lucre, désireux de voir encore et toujours grossir leur sacoche, fondent-ils une maison de banque ou de crédit, soyez persuadés qu'ils ne manqueront pas de crier sur les toits, qu'ils n'ont en vue que « *de favoriser le développement du travail et de l'industrie indigène.* » Enfin, nous n'en finirions pas, si nous voulions énumérer un à un les innombrables bienfaits dont le travailleur est redevable à cette tutélaire et bienfaisante divinité, la patrie.

La seule chose pourtant qu'elle n'ait jamais fait, cette bonne et excellente mère, c'est d'assurer à tous ses enfants, pour prix de leur travail, le bien-être et la liberté. Cependant, ce devrait être là, ce nous semble, sa seule, son unique raison d'être.

C'est en faisant sans cesse résonner à ses oreilles les grands mots : amour du pays, indépendance nationale, dévouement patriotique et autres billevesées équivalentes à l'usage des exploiteurs, qu'on parvient à maintenir le prolétariat dans cette abjecte condition de servitude et d'esclavage moral, qui est et restera la honte de ce siècle dit de civilisation et de lumières.

Etrange anomalie, en effet : l'homme, dans nos sociétés modernes, est proclamé, *à priori*, libre et l'égal des autres hommes : les lois, les codes, l'éducation, les mœurs, tout enfin concourt à faire naître, à développer en lui le précieux germe de la liberté, de l'autonomie individuelle, cette loi suprême vers laquelle gravite l'humanité impulsée par l'attractif et irrésistible ascendant du progrès, — et la presque totalité de ces mêmes hommes est privée, dépouillée de toute prérogative individuelle, de tout droit de possession personnelle.

Par quelle aberration de l'esprit, un aussi monstrueux phénomène s'est-il implanté et se maintient-il dans les sociétés ? Comment est-on parvenu à dire, à persuader à des hommes qu'ils sont libres, alors que pour eux la liberté consiste à subir, — sans même oser murmurer une plainte, — les lois les plus arbitraires, les conditions les plus humiliantes qui puissent être imposées à des hommes par d'autres hommes ?

Nous n'hésitons pas à le déclarer, c'est en établissant des lignes de démarcation entre les citoyens, en parquant les peuples comme des troupeaux, en créant et organisant les nationalités enfin ; et nous soutenons que, tant que dureront cette trompeuse illusion, ce brillant mirage patriotique, les travailleurs n'auront point à espérer d'affranchissement réel, et partant, de voir disparaître la misère qui les ronge et les avilit ! Car la *nation*, quoiqu'on fasse et qu'on dise, se compose et se composera toujours de deux éléments, la classe gouvernante et la classe gouvernée : à l'une tous les privilèges, toutes les jouissances ; à l'autre toutes les charges, toutes les privations ; à celle-ci le travail qui amaigrit, à celle-là les appointements qui engraissent.

(*à suivre*) Hector Morel.

MÉLANGES & DOCUMENTS

Je vois avec indignation que la censure dramatique va être rétablie et la liberté de la presse abolie !

Oui cette loi passera car les représentants du peuple ne sont autres qu'un tas immonde de vendus. Leur but c'est l'intérêt, leur penchant la bassesse, leur honneur un orgueil stupide, leur âme un tas de boue ; mais un jour, jour qui arrivera avant peu, le peuple recommencera la troisième révolution ; gare aux têtes, gare aux ruisseaux de sang.

G. Flaubert (1835. *Correspondance*).

***

Une armée, dans les temps anciens, avait presque toujours pour origine une bande de pillards, ou, ce qui revient au même, de gens ne voulant pas travailler et résolus de vivre du travail des autres. Naturellement, ces brigands, une fois leur autorité reconnue, devenaient les protecteurs nés de ceux qui travaillaient pour eux. C'est ainsi que l'ordre a été créé dans le monde par le brigand devenu gendarme.

Ernest Renan.

***

On dit qu'il (Louis-Philippe) offrit le commandement militaire de Paris au maréchal Bugeaud, dont le dévouement s'était traduit sous le ministère Thiers par les massacres de la rue Transnonain ; Pouvez-vous me répondre du succès, lui dit-il ? — Sire, aurait répliqué le maréchal, tout ce que je puis vous promettre, c'est qu'il y aura vingt mille hommes tués.

Louis Ménard.

Prologue d'une Révolution).

Le Gérant : Léon Arsius.